

LA NUIT DE FEU

Au retour du Hoggar, l'écrivain larvaire qui sommeillait en moi depuis l'enfance s'est assis à une table pour devenir le scribe des histoires qui le traversent.

Je suis né deux fois : une fois à Lyon en 1960, une fois au Sahara en 1989.

Depuis, romans, pièces, nouvelles, contes se sont succédé, tracés par ma plume sous un ciel de sérénité, avec difficulté parfois, facilité souvent, passion toujours.

La nuit inspirée m'avait harmonisé; mon corps, mon cœur et mon intelligence vibraient de concert au lieu que chacun file de son côté. Cette expérience m'avait surtout doté d'une légitimité. Un talent reste vain s'il s'engage au service de lui-même, sans autre objectif que se faire reconnaître, admirer ou applaudir; un vrai talent doit transmettre des valeurs qui le dépassent et qui le portent. Si j'avais pu être, un soir, le réceptacle d'une révélation, j'avais, à mes yeux, le droit de prendre la parole.

Je tremble qu'on se méprenne sur ma confiance... Non, je ne me vois ni comme un prophète, ni comme un inspiré; non, je ne m'estime pas un porte-voix de Dieu ; au contraire, je me juge indigne de la grâce que j'ai reçue et, y travaillerais-je toute mon existence, je n'arriverais jamais à la mériter.

Cependant, à l'instar de tout homme, je ne triche pas : je vis et j'écris à partir d'un lieu, mon âme. Or celle-ci a vu la lumière - et la voit encore, y compris à travers les ténèbres les plus charbonneuses.

Je tins ma nuit clandestine jusqu'au jour où une journaliste m'asticota vivement: « Comment se fait-il, répétait-elle en boucle, que resplendissent un tel amour de la vie, une telle paix au cœur de vos écrits ? Vous pouvez traiter des sujets tragiques sans complaisance ni pathos ni désespoir. Par quel miracle ? »

Je la connaissais, je l'appréciais, je la savais protestante et, devant sa lucidité insistante, j'avouai que j'avais connu Dieu au pied du mont Tahat.

- Y retournerez-vous? s'enquit-elle.

- Y retourner... Pourquoi? Une fois suffit.

Une foi aussi.

Lorsqu'on a rencontré la sollicitation de l'invisible, on se débrouille avec ce cadeau.

Le surprenant, dans une révélation, c'est que, malgré l'évidence éprouvée, on continue à être libre. Libre de ne pas voir ce qui s'est passé. Libre d'en produire une lecture réductrice. Libre de s'en détourner. Libre de l'oublier.

Je ne me suis jamais senti si libre qu'après avoir rencontré Dieu, car je détiens encore le pouvoir de le nier. Je ne me suis jamais senti si libre qu'après avoir été manipulé par le destin, car je peux toujours me réfugier dans la superstition du hasard.

Une expérience mystique s'avère une expérience paradoxale : la force de Dieu n'annihile pas la mienne; le contact du moi et de l'Absolu n'empêche pas de remettre ensuite le moi devant; l'intensité péremptoire du sentiment ne supprime en rien les délibérations de l'intellect

« La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là. »

Or la raison n'a guère d'humilité spontanée, il faut qu'on la bouscule. Pascal, rationaliste suprême, philosophe, mathématicien, virtuose de l'intelligence, avait été obligé, le 23 novembre 1654, de rendre les armes : Dieu l'avait foudroyé aux environs de minuit. Toute son existence, laquelle avait désormais découvert son sens, il porta sur lui, caché dans la doublure de sa veste, le récit sibyllin de cette nuit qu'il appelait « La nuit de feu »

La foi est différente de la preuve. L'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. C'est le cœur qui vient de Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison »

Lors de ma nuit au Sahara, je n'ai rien appris, j'ai cru.

Pour évoquer sa foi, l'homme moderne doit se montrer rigoureux. Si on me demande, : « Dieu existe-il ? » je réponds: «Je ne sais pas» car, philosophiquement, je demeure agnostique, unique parti tenable avec la seule raison. Cependant, j'ajoute : « Je crois que oui. » La croyance se distingue radicalement de la science. Je ne les confondrai pas. Ce que je sais n'est pas ce que je crois. Et ce que je crois ne deviendra jamais ce que je sais.

Face au questionnement sur l'existence de Dieu, se présentent trois types d'individus honnêtes, le croyant qui dit: « Je ne sais pas mais je crois que oui», l'athée qui dit: «Je ne sais pas mais je crois que non», l'indifférent qui dit: «Je ne sais pas et je m'en moque »

L'escroquerie commence chez celui qui clame : « Je sais » Qu'il affirme : «] e sais que Dieu existe» ou « Je sais que Dieu n'existe pas», il outrepassa les pouvoirs de la raison, il vire à l'intégrisme, intégrisme religieux ou intégrisme athée, prenant le chemin funeste du fanatisme et de ses horizons de mort. Les certitudes ne créent que des cadavres.

En notre siècle où, comme jadis, on tue au nom de Dieu, il importe de ne pas amalgamer les croyants et les imposteurs : les amis de Dieu restent ceux qui Le cherchent, pas ceux qui parlent à Sa place en prétendant L'avoir trouvé.